

Pendant ce temps, on his-
sait un autre de ses congénères, puis un deuxième, puis
un troisième et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils forment
deux rangées. Les animaux ainsi pendus par une patte
se débattaient frénétiquement en couinant. Le vacarme
était effroyable, à vous déchirer les tympans. La salle
n'allait-elle pas exploser, les murs et les plafonds s'effon-
drer ? Cris aigus et graves, grognements, gémissements
de souffrance, tout se mêlait. Après quelques instants
d'accalmie, le tumulte reprenait de plus belle et s'enflait
encore jusqu'à atteindre un paroxysme assourdissant.
C'était plus que n'en pouvaient supporter certains des
visiteurs. Les hommes échangeaient des regards en riant
nerveusement ; les femmes se figeaient, les mains cris-
pées, le visage congestionné, les larmes aux yeux.

Mais, en contrebas, les ouvriers, indifférents à ces
réactions, continuaient ce qu'ils avaient à faire. Ni les
vociférations des bêtes, ni les pleurs des humains ne les
troublaient. Ils accrochaient les cochons un par un, puis,
d'un coup de lame rapide, les égorgeaient. Au fur et à
mesure de la progression des bêtes, les cris diminuaient
en même temps que le sang et la vie s'échappaient de
leur corps. Enfin, après un dernier spasme, elles dispa-
raissaient dans une gerbe d'éclaboussures à l'intérieur
d'une énorme cuve d'eau bouillante.

Ce processus était si méthodique qu'il en était fasci-
nant. On assistait à la fabrication mécanique, mathéma-
tique de la viande de porc. Pourtant, les personnes les
plus terre à terre ne pouvaient s'empêcher d'avoir une
pensée pour ces cochons, qui venaient là en toute inno-
cence, en toute confiance. Leurs protestations avaient
un côté si humain ! Elles étaient tellement justifiées !
Ces bêtes n'avaient rien fait pour mériter ce sort. C'était
leur infliger une blessure non seulement physique mais
morale que de les traiter de cette façon ; de les pendre
ainsi, avec ce froid détachement, sans même un sem-
blant d'excuse, sans la moindre larme en guise d'hom-
mage. Certes il arrivait à l'un ou l'autre des visiteurs de
pleurer, mais cette machine à tuer continuait imperturba-
blement sa besogne, qu'il y ait ou non des spectateurs.
C'était comme un crime atroce perpétré dans le secret
d'un cachot, à l'insu de tous et dans l'oubli général.

On ne pouvait demeurer longtemps devant ce spec-
tacle sans être porté à philosopher, à y voir des symboles
et des métaphores, à entendre dans les cris de ces porcs
la plainte déchirante de l'univers. Pouvaient-ils croire
qu'il n'y eût nulle part sur terre ou dans le ciel un para-
dis, où les cochons seraient payés de toutes leurs souf-
frances ? Chacun d'entre eux était un être à part entière.
Il y en avait des blancs, des noirs, des bruns, des tache-
tés, des vieux et des jeunes. Certains étaient efflanqués,
d'autres monstrueusement gros. Mais ils jouissaient
tous d'une individualité, d'une volonté propre ; tous por-
taient un espoir, un désir dans le cœur. Ils étaient sûrs
d'eux-mêmes et de leur importance. Ils étaient pleins de
dignité. Ils avaient foi en eux-mêmes, ils s'étaient acquit-
tés de leur devoir durant toute leur vie, sans se douter
qu'une ombre noire planait au-dessus de leur tête et que,
sur leur route, les attendait un terrible Destin. Et voilà
qu'il s'abattait sur eux et les saisissait par les pattes. Il
était implacable, impitoyable, insensible à leurs protesta-
tions et à leurs hurlements. Il exerçait sur eux sa cruelle
volonté comme si leurs désirs et leurs sentiments n'existaient
tout simplement pas. Il leur tranchait la gorge et
les regardait agoniser. N'y avait-il vraiment pas, quelque
part, un dieu des pourceaux pour qui chaque porc aurait
une personnalité propre, précieuse, pour qui ces cris et
ces tourments auraient un sens ? Qui donc les prendrait

dans les bras pour les consoler ? Qui les récompenserait
pour leur tâche si bien accomplie et leur expliquerait le
sens de leur sacrifice ? Peut-être notre modeste Jurgis
fut-il effleuré par ces pensées alors qu'il s'apprêtait à
rejoindre le groupe, car il murmura entre ses dents :
« Dieu ! Je suis content de ne pas être né porc ! »

Après avoir été retirée de la cuve par un appareil de
levage, la carcasse transitait à travers une étonnante
machine équipée de nombreux grattoirs qui s'adaptaient
à la taille et à la forme de la bête. Quand celle-ci ressortait,
à l'étage inférieur, elle était débarrassée de presque
toutes ses soies. Là, elle était de nouveau suspendue
mécaniquement à un rail et passait cette fois entre deux
rangées d'ouvriers, assis sur une plate-forme. Chacun
accomplissait une seule et unique opération, à mesure
que les animaux défilaient devant lui. L'un raclait l'exté-
rieur d'une cuisse, l'autre l'intérieur. Un troisième tran-
chait d'un seul coup la gorge de l'animal, un quatrième,
en deux gestes précis, séparait la tête qui roulait par
terre et disparaissait par un trou. Un cinquième incisait
le corps tout du long, un sixième élargissait l'entaille, un
septième sciait le sternum, un huitième décollait les vis-
cères, un neuvième les extirpait et les faisait aussi glisser
par un orifice ménagé dans le sol. Il y avait des ouvriers
qui grattaient les flancs, d'autres le dos, d'autres encore
qui nettoyaient l'intérieur de la carcasse, la paraient, la
lavaient. Les cochons pendillaient ainsi en un lent cor-
tège d'une centaine de yards de long. Tous les deux pas,
il y avait un homme qui s'affairait, comme aiguillonné
par un démon. À la fin de cette procession, il ne restait
pas un centimètre de l'animal qui n'eût été traité plu-
sieurs fois. Enfin, la carcasse était acheminée vers une
chambre froide où elle était conservée pendant vingt-
quatre heures. Un étranger aurait pu se perdre dans
cette forêt de porcs gelés.

Avant de pouvoir y être admise, la carcasse devait
passer devant un inspecteur fédéral qui, assis à la porte,
tâtait les glandes du cou de l'animal pour vérifier qu'il
n'était pas tuberculeux. Ce monsieur n'avait pas l'air de
se tuer au travail, ni de redouter outre mesure de voir
la carcasse s'éloigner avant qu'il n'ait terminé son exa-
men. S'il vous jugeait de compagnie agréable, il était
tout disposé à engager la conversation et à disserter sur
les effets mortels des ptomaines sécrétées par un porc
malade. Ce faisant, une douzaine de carcasses passaient
sans qu'il les eût palpées ; mais cela aurait été fort ingrat
de votre part de le faire remarquer. Avec son uniforme
bleu aux boutons de cuivre, il conférait à la scène une
aura d'autorité, il semblait délivrer un agrément officiel
à tous les produits Durham.

Jurgis suivit la chaîne jusqu'au bout avec les autres
visiteurs. Il regardait tout cela bouche bée, éperdu
d'admiration. Dans les forêts de Lituanie, il avait lui-
même tué le cochon, mais jamais il n'aurait cru voir un
jour cette opération réalisée sur un seul animal par des
centaines d'hommes. C'était pour lui comme un poème
enchanteur. Il se fiait ingénument à tout ce qu'il voyait,
même aux inscriptions, visibles de tous, qui rappelaient
aux employés la nécessité impérieuse d'une hygiène
parfaite. Il fut contrarié par l'attitude plus sceptique
de Jokubas qui pimenta sa traduction des consignes de
propreté de commentaires sarcastiques et proposa à ses
amis de les emmener dans les salles secrètes où l'on médi-
camentait la viande avariée.

Upton SINCLAIR, *La Jungle*, trad. par Anne
Sayer et Gérard Dalleg, Paris, Le Livre de
poché, 2003, p. 56-58. [1906]